

Chapitre 1

L'ignorant apprend. Le con se défend.

L'ignorance n'est pas un crime.

C'est même une des rares choses que l'humanité partage avec une forme de justice. Tout le monde commence quelque part, généralement assez bas, avec une quantité impressionnante de choses non comprises et une confiance pourtant déjà inquiétante dans ses premières impressions. On ne sait pas. On croit savoir. On répète. On confond. On simplifie. Puis, parfois, avec un peu de chance, un peu de honte et deux ou trois rencontres correctement placées, on apprend.

L'ignorance est un manque. Elle peut être comblée. Elle ne demande pas toujours peu d'efforts, mais elle reste, en théorie, disponible à la correction. Une personne ignorante peut dire : « Je ne savais pas. » Cette phrase paraît modeste. Elle est en réalité immense. Elle ouvre une porte. Elle reconnaît un vide. Elle permet au réel d'entrer sans devoir d'abord se battre avec un vigile narcissique à l'entrée.

Le problème commence ailleurs.

Il commence avec celui qui ne dit jamais vraiment : « Je ne savais pas. » Ou alors seulement quand il peut transformer cette ignorance en excuse décorative avant de reprendre exactement la même position. Il commence avec celui qui ne manque pas seulement d'information, mais de disponibilité intérieure. Celui qui n'écoute pas pour comprendre, mais pour préparer la réplique. Celui qui transforme toute explication en attaque personnelle, toute contradiction en humiliation, toute nuance en complot contre sa dignité.

L'ignorant apprend. Le con se défend.

C'est la première distinction à poser, et elle est capitale. Sans elle, ce livre deviendrait une machine vulgaire à mépriser les gens qui ne savent pas. Or ce n'est pas le sujet. Ne pas savoir est normal. Refuser de savoir tout en exigeant d'être respecté comme une autorité, voilà déjà une performance plus ambitieuse. Une sorte de gymnastique morale où l'on marche sur la tête en accusant le sol d'être mal placé.

L'ignorant peut être maladroit, lent, méfiant, intimidé, mal équipé. Il peut poser des questions naïves, confondre deux notions, répéter une erreur entendue mille fois, demander qu'on reprenne depuis le début. Cela peut être fatigant, bien sûr. La pédagogie n'est pas toujours un dîner aux chandelles avec la beauté du monde. Mais l'ignorant, quand il est sincère, laisse une prise. Il y a quelque chose à faire. Une phrase

peut entrer. Une image peut aider. Une explication peut déplacer un angle. Le savoir peut travailler.

Le con volontaire, lui, n'apprend pas : il gère une menace.

C'est pour cela qu'il fatigue autant. Il ne se présente pas devant toi comme quelqu'un qui cherche une information. Il se présente comme un propriétaire défendant son terrain. Son opinion est chez elle. Les faits sont des intrus. La nuance est une tentative d'expropriation. La contradiction arrive avec des papiers, des preuves, parfois même une politesse excessive, mais rien n'y fait : il a déjà verrouillé la grille.

Il ne dit pas vraiment : « Je ne sais pas. » Il dit : « Je sais très bien, mais je vais quand même t'expliquer pourquoi tu as tort. » Même quand il ne sait pas. Surtout quand il ne sait pas. Il possède cette assurance miraculeuse des gens qui n'ont jamais suffisamment regardé un sujet pour mesurer l'étendue de leur ignorance. C'est une énergie fascinante. Tragique, mais fascinante. Un moteur lancé à pleine vitesse dans une voiture sans roues.

Il y a chez lui une confusion fondamentale entre opinion et identité. Il ne pense pas seulement quelque chose. Il est ce qu'il pense. Alors toucher à son idée revient, pour lui, à toucher à sa personne. Dire « ce que tu affirmes est faux » devient « tu es humilié, détruit, nié dans ton existence, probablement attaqué par une coalition obscure de gens qui lisent trop ». À partir de là, la discussion n'est plus une discussion. C'est une scène de défense personnelle avec accessoires rhétoriques.

Et c'est là que l'éducation échoue.

Pas parce que la pédagogie est faible. Pas parce que les arguments sont inutiles. Pas parce que le réel serait devenu timide. Mais parce qu'aucune explication ne peut fonctionner quand l'autre ne cherche pas à comprendre ce qu'on dit, mais à survivre symboliquement à ce que cela impliquerait d'admettre.

Admettre qu'on s'est trompé demande une force que l'on sous-estime. Il faut accepter une petite mort intérieure. Rien de spectaculaire, pas de drame avec rideaux noirs et violons plaintifs. Juste ce moment désagréable où l'on voit son ancienne certitude perdre sa forme. Où l'on comprend qu'on a parlé trop vite. Jugé trop simplement. Répété trop docilement. Défendu trop fort. Et tout le monde n'a pas l'élégance minimale de survivre à cette scène sans accuser le miroir.

L'ignorant peut traverser cette gêne.

Le con volontaire la contourne. Il la transforme. Il en fait une attaque, une injustice, une preuve que les autres sont arrogants, méprisants, manipulés, déconnectés, vendus, naïfs, idéologues, ou simplement incapables de comprendre sa « vérité personnelle », cette petite merveille contemporaine qui permet de poser une clôture autour de n'importe quelle bêtise et d'y mettre un panneau : propriété sacrée, défense d'entrer.

On pourrait croire que le con volontaire est toujours grossier, bruyant, caricatural. Ce serait trop confortable. On aimerait qu'il soit simple à repérer, avec une sirène sur la tête et un badge « attention, conversation perdue d'avance ». Malheureusement, la nature humaine a le sens de l'humour noir. La bêtise volontaire sait se maquiller. Elle peut porter un costume. Elle peut citer des auteurs. Elle peut parler doucement. Elle peut dire « je comprends ton point de vue » avant de prouver, avec méthode, qu'elle n'a compris ni le point, ni la vue, ni la phrase.

Le problème n'est donc pas le niveau intellectuel.

On trouve des cons pauvres et des cons riches. Des cons sans diplôme et des cons bardés de titres. Des cons cultivés et des cons qui utilisent le mot « culture » comme un spray désodorisant sur leur mépris. Des cons de gauche, des cons de droite, des cons du centre, des cons hors système, des cons très système mais déguisés en rebelles, des cons qui pensent librement avec exactement les mêmes phrases que leur groupe. Des cons spirituels, des cons rationalistes, des cons militants, des cons apolitiques qui ont tout de même un avis ferme sur chaque sujet qu'ils n'ont jamais étudié.

La connerie volontaire est démocratique.

Tragiquement inclusive.

Pour une fois que l'humanité réussit l'égalité, il fallait évidemment que ce soit dans ce domaine.

C'est important de le dire, parce que beaucoup tentent encore de classer la bêtise dans un camp rassurant. Les uns la voient chez les « incultes ». Les autres chez les « élites ». Certains l'attribuent aux vieux, d'autres aux jeunes, aux riches, aux pauvres, aux croyants, aux athées, aux urbains, aux ruraux, aux diplômés, aux autodidactes, aux électeurs

d'en face, aux consommateurs de telle chaîne, aux lecteurs de tel journal, aux gens qui mettent trop de majuscules ou pas assez de points. Chacun aime croire que la bêtise habite ailleurs. C'est une façon très pratique de ne pas vérifier si elle a une chambre d'ami chez soi.

La vérité est moins reposante : personne n'est naturellement immunisé.

Nous avons tous des angles morts, des réflexes défensifs, des fidélités absurdes, des sujets sur lesquels notre intelligence se met soudain à marcher avec des béquilles. Nous avons tous déjà protégé une idée parce qu'elle nous arrangeait. Nous avons tous déjà trouvé une excuse brillante à une position médiocre. Nous avons tous déjà confondu notre inconfort avec une preuve que l'autre exagérât. La différence n'est pas entre les purs et les cons. Cette frontière-là n'existe pas, sauf dans les fantasmes des gens qui posent trop souvent avec une tasse devant une bibliothèque.

La différence est dans la capacité à revenir.

L'ignorant peut revenir. L'erreur peut revenir. Même l'orgueil peut parfois revenir, après avoir fait son petit tour ridicule autour du pâté de maisons. Le con volontaire, lui, refuse ce retour. Il préfère construire un système de défense autour de son erreur. Il pose des murs, ajoute des barbelés, installe une caméra mentale, puis appelle cela « avoir des convictions ».

Avoir des convictions n'est pas le problème. Il faut en avoir, un minimum. Une personne sans convictions ressemble vite à une flaque tiède attendant l'avis du dernier passant. Le problème commence quand la conviction n'est plus une idée tenue fermement, mais une idée protégée contre toute vérification. Quand elle ne sert plus à orienter la pensée, mais à l'empêcher. Quand elle devient une propriété privée.

Le con volontaire est celui qui protège son opinion comme une propriété privée, même quand les faits viennent frapper à la porte avec un mandat de perquisition.

Il ne demande pas : « Qu'est-ce que je peux comprendre ? » Il demande : « Comment puis-je ne pas perdre ? » Voilà pourquoi discuter avec lui ressemble rarement à un échange. C'est une procédure de défense. Il ne répond pas à ton argument. Il répond à la menace que ton argument représente pour son image de lui-même.

Tu parles de faits, il entend accusation.

Tu parles de nuance, il entend faiblesse.

Tu parles de contradiction, il entend mépris.

Tu parles de complexité, il entend attaque contre son droit à la simplicité confortable.

Et comme il ne peut pas dire honnêtement « je tiens davantage à avoir raison qu'à comprendre », il invente d'autres sorties. Il dira que tu es trop théorique. Trop froid. Trop engagé. Trop neutre. Trop agressif. Trop prudent. Trop compliqué. Trop simple. Trop sûr de toi. Trop hésitant. Avec un peu d'effort, il trouvera toujours une manière de déplacer la discussion de ce qu'il affirme vers la façon dont tu oses lui répondre.

C'est une technique ancienne, mais elle a très bien vieilli, comme toutes les choses toxiques bien conservées.

Elle consiste à faire oublier le fond. Dès que l'idée vacille, on attaque le cadre. Dès que les faits gênent, on critique la méthode. Dès que l'argument tient, on questionne l'intention. Dès que la contradiction devient trop claire, on transforme l'échange en drame relationnel. Et soudain, tu n'es plus en train de discuter d'un sujet. Tu es en train de prouver que tu n'es pas méchant, pas arrogant, pas fermé, pas élitiste, pas hystérique, pas manipulé, pas « dans ton ego ». Admirable retournement : l'opinion bancale a disparu sous la poussière du procès personnel.

C'est là que beaucoup se font piéger.

Parce que les gens de bonne foi ont tendance à répondre aux accusations de mauvaise foi comme si elles étaient sincères. Ils se justifient. Ils rassurent. Ils adoucissent. Ils reformulent. Ils font attention. Ils baissent la voix. Ils ajoutent des précautions comme on ajoute des coussins autour d'un enfant qui refuse d'apprendre à marcher. Ils finissent par travailler davantage sur la susceptibilité de l'autre que sur la vérité du sujet.

Et le con volontaire gagne déjà quelque chose.

Pas le débat. Il ne l'a pas gagné. Il l'a seulement rendu inhabitable.

Il a déplacé l'effort sur toi. Il t'a fait porter la charge de sa fermeture. Il t'a obligé à prouver que tu avais le droit de dire ce que tu disais. Il a

transformé son refus en problème de ton expression. C'est très efficace. Très laid, mais très efficace. L'humanité n'a jamais manqué d'inventivité dès qu'il s'agit d'éviter une remise en question.

Il faut donc être très clair : on ne reconnaît pas le con volontaire à son désaccord. Le désaccord est sain. Il est même indispensable, quand il respire encore. Une société sans désaccord serait une morgue bien organisée avec une bonne communication interne. Le problème n'est pas que quelqu'un pense autrement. Le problème est qu'il refuse tout ce qui pourrait l'obliger à penser vraiment.

Le désaccord vivant écoute, même en résistant.

La bêtise volontaire résiste pour ne pas écouter.

Le désaccord vivant peut formuler l'argument adverse.

La bêtise volontaire le caricature pour pouvoir le tuer plus facilement.

Le désaccord vivant accepte que le réel arbitre au moins une partie du débat.

La bêtise volontaire estime que le réel manque de respect à son ressenti.

Voilà pourquoi il faut cesser de confondre ouverture et naïveté. Être ouvert ne signifie pas tendre éternellement des chaises à des gens qui viennent brûler la salle. Être ouvert ne signifie pas accepter que n'importe quelle affirmation soit traitée comme une idée respectable sous prétexte qu'elle a été prononcée avec intensité. Toutes les opinions ne se valent pas. Certaines sont fragiles, discutables, maladroites. D'autres sont simplement fausses, paresseuses ou toxiques. Ce n'est pas du mépris que de le dire. C'est du rangement intellectuel. Et parfois, un bon rangement évite de mourir écrasé sous les cartons de la complaisance.

L'éducation demande un minimum de coopération. Même silencieuse. Même maladroite.

Même honteuse. Il faut que quelque chose, chez l'autre, accepte d'être déplacé. Sans cela, on n'éduque pas. On pousse contre un mur. On sue. On s'agace. On se demande si le mur a peut-être une enfance difficile. Puis on finit par suspecter que le mur s'en sort très bien comme mur, et que le problème est surtout notre obstination à vouloir en faire une

fenêtre.

C'est brutal, mais nécessaire : certaines personnes ne veulent pas apprendre. Elles veulent être confirmées. Elles ne cherchent pas un éclairage, mais un miroir flatteur. Elles ne viennent pas dans la conversation pour découvrir, mais pour défendre leur décoration intérieure. Et quand le réel ne s'accorde pas avec le papier peint, elles accusent la lumière.

Il faudra donc apprendre à reconnaître cette posture dès le départ.

Non pour condamner trop vite. Non pour devenir dur, sec, supérieur, intouchable. Rien n'est plus fatigant qu'une personne qui a découvert la bêtise des autres et s'en sert comme d'un trône pliant. Mais pour éviter de gaspiller des heures à offrir une éducation à quelqu'un qui l'utilise comme sac de frappe.

On peut aider quelqu'un qui ignore.

On peut accompagner quelqu'un qui doute.

On peut discuter avec quelqu'un qui résiste mais reste présent.

On peut transmettre à quelqu'un qui ne sait pas encore comment demander.

Mais on ne peut pas éduquer celui qui a fait de son refus une identité.

Celui-là ne manque pas d'école.

Il manque de faille.

Et sans faille, même la lumière finit par perdre son temps.